

Le renouveau du conte : entre popularité et pop-oralité

Il faut prendre le taureau par les contes! de Fred Pellerin, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 133 p.

Raconte-moi que tu as vu l'Irlande, de Mike Burns, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 61 p.

Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village, de Fred Pellerin, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 140 p.

Stéphan Gibeault

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

Numéro 192, septembre–octobre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18317ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2003). Le renouveau du conte : entre popularité et pop-oralité / *Il faut prendre le taureau par les contes!* de Fred Pellerin, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 133 p. / *Raconte-moi que tu as vu l'Irlande*, de Mike Burns, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 61 p. / *Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village*, de Fred Pellerin, Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 140 p. *Spirale*, (192), 23–24.

LE RENOUVEAU DU CONTE : ENTRE POPULARITÉ ET POP-ORALITÉ

IL FAUT PRENDRE LE TAUREAU PAR LES CONTES ! de Fred Pellerin

Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 133 p.

DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE LURETTE... CONTES DE VILLAGE de Fred Pellerin

Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 140 p.

RACONTE-MOI QUE TU AS VU L'IRLANDE de Mike Burns

Planète rebelle, « Paroles » (livres-disques), 61 p.

Au regard d'un peuple dépouillé de tout et pratiquement sans espoir, le monde de l'imaginaire constituait l'un des derniers biens que l'on ne pouvait ni lui ravir ni anéantir.

Mike Burns

« SELON UN vieux dicton irlandais, la seule façon de conserver un conte, c'est de le donner », écrit Mike Burns dans son prologue à *Raconte-moi que tu as vu l'Irlande*. Or, voilà que la popularité associée au conte écrit, jadis magistrale au Québec avec les célèbres Louis Fréchette, Pamphile LeMay, Honoré Beaugrand, Félix Leclerc, Jacques Ferron et j'en passe, s'est relativement estompée avec la venue des années soixante-dix. Puis, il y a environ une dizaine d'années, avec l'arrivée sur scène (notamment sur celle du Sergent recruteur et de *L'Intrus*) de certains conteurs de marques, dont Michel Faubert, Jocelyn Bérubé, Alain Lamontagne, André Lemelin et Jean-Marc Massie, le conte oral (puis, par extension, littéraire) connaît à nouveau un engouement considérable. Forts contents de ce legs, de cette passion, les Éditions Planète rebelle publient depuis 1999 des livres-disques permettant d'unir l'écrit et l'oral dans un même but : « conserver » les contes tout en les « donnant » au public.

Deux conteurs de petites histoires

En ce début de XXI^e siècle, à l'image de la société du spectacle et l'ère de la mémoire à tout prix, le conte passe du privé au public. Il reprend sa vocation première, celle de la prestation orale, ouverte aux variations, dans les bars et les cafés. « Aujourd'hui, avec les instruments de communication, tout le monde parle. A! Pour ça, il n'y a rien de changé : tout le monde parle! Le problème c'est qu'on trouve plus personne pour écouter! », lance ironiquement Fred Pellerin dans *Dans mon village, il y a belle Lurette...* Or, tel n'est pas néces-

sairement le cas... Figures du conteur traditionnel, Fred Pellerin et Mike Burns s'illustrent un peu partout dans le monde et se rejoignent quelque part dans l'imaginaire des histoires provenant de leur village de naissance respectif : Saint-Élie-de-Caxton (Mauricie) et Cahirciveen (Irlande).

Lauréat du prix Gérard-Godin 2002 et finaliste pour le prix du public au Salon du livre de Trois-Rivières avec *Dans mon village, il y a belle Lurette...*, en plus d'avoir été médaillé de bronze lors des Jeux de la Francophonie 2001 à Ottawa, Fred Pellerin a conté autant à Montréal, en



Patrick Couto, *La musique de Tchékhov en regard de sa nouvelle Romance avec contrebasse*, 2001, laque sur bois, ciment, plâtre et porcelaine.

Gaspésie, en France qu'en Belgique avec les 600 représentations de son premier spectacle. Il revient présentement d'une tournée dans les Maritimes avec son second spectacle, *Il faut prendre le taureau par les contes!*, en plus d'avoir tenu une chronique sur les contes et les légendes à Télé-Québec durant la période estivale. Pas étonnant qu'à 26 ans, il figure déjà parmi les sept conteurs pouvant se targuer de vivre de « l'art oral » (dans son cas, « l'art rural »)...

Quant à Mike Burns — originaire du sud-ouest de l'Irlande, dans le comté de Kerry —

c'est, entre autres, à Toronto, au Vermont et en Bretagne, qu'il répand les histoires de son père et de sa grand-mère. Avec ses yeux fermés et sa voix gutturale lors de ses spectacles, Burns propose un répertoire plutôt axé sur un univers enchanteur et merveilleux (roi, prince, princesse, maçon, diable) qu'humoristique (l'homme fort, le forgeron, le fou, la sorcière, le curé, etc.) comme peut l'être celui de Pellerin. Burns reste plus près du conte traditionnel au sens où « la technique de la narration orale, dans la tradition populaire, obéit à des critères fonctionnels : elle néglige les détails inutiles mais insiste sur les répétitions, par exemple quand le conte présente une série d'obstacles à surmonter. » (Italo Calvino, *Leçons américaines*, Folio) Au détriment du rire, il crée le sourire et l'attente, et c'est justement ce rythme ralenti qui lui sied si bien. Formant un tout monolithique, les contes de Burns (qui constituent *Raconte-moi que t'as vu l'Irlande*) s'enchaînent comme autant de chapitres d'un roman mettant en scène l'histoire d'un maçon, Gobán Saor, et de son fils qui se dirigent en Angleterre pour construire un château tout en se racontant des histoires pour « raccourcir » le temps. Prises indépendamment, chacune d'entre elles pourraient ne donner qu'un aperçu incomplet de l'imaginaire du conteur. D'ailleurs, sur le disque, l'accompagnement de Robert Blaise (au violon) et d'Alan Jones (à la flûte et au Irish Hornpipe), en guise de ponts sonores entre les trames narratives, n'est pas sans ajouter une saveur nostalgique tout en unifiant, voire métissant, la parole trilingue (français, anglais, gaélique) du conteur. En fait, cette musique celtique qui « encercle » les contes de Burns contribue à créer un effet magique de ralenti permettant au spectateur-auditeur de pénétrer dans un espace-temps qui ne fait que s'amplifier par le certain bien-être du spectateur face aux yeux clos et à l'accent de Burns ainsi que ses tirades en gaélique.

Or, chez Pellerin, la question du rythme et de la musicalité sont primordiales pour la « parole conteuse » : la « musique à bouche » et les bruits de pieds, entre autres, sont là pour rehausser quelques scènes, pour donner une certaine vraisemblance des faits, mais ils ne sont pas nécessaires même s'ils ne sont pas superfétatoires. Plus souvent, la musicalité passe par sa parole, par son débit saccadé, par la répétition de certaines onomatopées. L'essentiel consiste donc à conserver le bon rythme, de gagner son pari pour captiver son public et le marquer au point où il se souviendra de ce qu'il a entendu. Dans un but de résistance face à « l'aliénation collective », voilà ce à quoi le conte — tout comme le roman d'ailleurs — doit s'évertuer selon Jean-Marc Massie : « en réactualisant les petites histoires qui se cachent derrière la Grande Histoire, le conteur est à même de nous faire comprendre que les origines ne sont pas toujours empreintes de relents passésistes ». (Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain, Planète rebelle)

Conte et roman contemporains : un même combat ?

À l'instar du temps comme objet d'une des esthétiques du roman contemporain qui semble être de mise de nos jours, « les conteurs contemporains parviennent à renouveler leur genre de prédilection en fusionnant les époques et les références », poursuit Jean-Marc Massie. Si, cependant, « le conteur de tradition orale se distingue de l'écrivain » par la possibilité qu'il a de modifier le récit à chacune de ses prestations de façon à poursuivre indéfiniment le métissage, notons que les versions offertes en livre-disque sont désormais « figées ».

Il est vrai que le livre-disque offre un double avantage : tout d'abord, une prestation live de plusieurs contes sur un disque compact et la version littéraire, écrite, et parfois même déformée ou reformulée d'un conte. Dans le cas du livre-disque de Mike Burns, on pourra reprocher aux contes écrits d'être la copie conforme des contes oraux. Un peu comme si la version orale avait été simplement transcrite sans travail d'écriture. Cela n'enlève rien au charme du conteur, mais cette version écrite semble presque superflue contrairement aux textes de Fred Pellerin, qui, eux, méritent bel et bien une lecture plus attentive puisqu'ils amènent également, à la manière d'une prestation en public, une variation du conte oral, voire un approfondissement et une meilleure compréhension des calembours et des jeux de mots chers à ce « conteux » comme il se qualifie lui-même. Sensiblement inspiré de Sol, les expressions farfelus foisonnent tout en sous-tendant parfois un discours social ou politique : « Tristesse et Iseult », « Jésus Triste », « habillé comme un dépité », l'augmentation des dimes créent « un boum œcuménique extraordinaire », etc. Chez lui, nul doute, on sent également un travail d'écrivain. D'ailleurs, près de la moitié des contes écrits ne figurent ni sur le disque de *Dans mon village...* ni sur celui de *Il faut prendre le taureau...*

Somme toute, avec le livre-disque, la réinterprétation, cette ouverture des possibles, ne demeure envisageable seulement qu'au niveau de la réception (comme c'est le cas pour le roman). Le conte oral en spectacle, c'est donc la variation en mode actif. Art de la subversion s'il en est, le conte contemporain possède ainsi les mêmes obligations que le roman : « Le secret tient au rythme, à une manière de capturer le temps qui paraît attestée dès les origines » (Calvino, *Leçons américaines*). La dilatation du temps par prolifération interne d'une histoire à l'autre, voire d'un livre à l'autre dans le cas de Pellerin, amène le lecteur-auditeur dans un temps qui fait du surplace, un temps qui allie tradition et modernité, permettant même d'insérer des anachronismes burlesques (ex. : un curé d'une autre époque — « dans c'temps là » — faisant un « reply » au courriel de sa nièce!).

Souvent situé dans un passé plus ou moins lointain qui n'a rien à voir avec celui d'hier, le temps des contes relève d'un passé mythique où

tout se peut, où l'imaginaire est la seule frontière. Le temps présent est aboli au profit d'un temps passé, incertain ou nébuleux, mais qui doit quand même ressembler assez au présent afin que le spectateur-auditeur-lecteur soit à même de s'y concevoir, de s'y sentir inclus. Cette inclusion est capitale, car quel est le rôle du conteur si ce n'est celui d'être en transit (un entre-deux) entre deux temps : le passé et l'avenir? Lui seul est au présent, espérant à tout prix que le legs se fasse, que le lecteur, et plus encore le spectateur, puisse à son tour raconter à défaut de conter. Transit entre le passé et l'avenir, le conteur, tout comme le romancier, agit finalement comme un « passeur ». Cela dit, nous assistons peut-être parfois plus à un renouveau du conte que de contes nouveaux... Il n'en demeure pas moins que la résurgence de ce dernier est bel et bien concrète et s'applique finalement à repousser l'oubli.

Une question de « Mémémoire »

Le souci de convaincre, de « faire vrai », est poussé à l'extrême autant dans les livres de Mike Burns que de Fred Pellerin : dans les deux cas, une photo de la grand-mère (vaste mémoire collective) est incluse dans les livres-disques. De même, dans le plus récent livre-disque de Pellerin, le personnage-clé des histoires, Babine (le fou du village), est aussi montré en photos afin d'ajouter une touche de véracité et d'importance aux contes. « C'est vrai, et on n'est même pas obligé d'y croire, [dit Pellerin]. Parce que l'important ce n'est pas d'y croire. L'important, c'est que c'est vrai. »

Malgré le caractère très opposé de leur style, les deux conteurs offrent, chacun à leur manière, un hommage à leur grand-mère ou à leurs proches en poursuivant la transmission des contes. Ils content pour retracer la vie, pour conserver la mémoire. « La mémoire! C'est la grand-mère de tout le monde! La mémoire : cette parole des anciens qui ne manquait jamais de se passer d'une bouche à l'oreille, qui se transmettait sans manquer de maillon. Une mémoire que l'on se partage, depuis belle Lurette... », écrit Pellerin. La mémoire devient ainsi légataire de la tradition orale, elle marque le passage de l'oralité du spectacle à l'enregistrement sur DC, puis à l'œuvre écrite... Quant au conte, la limite semble maintenant tracée entre un éventuel passage de la popularité du conte littéraire d'avant 1970 à ce qu'on pourrait nommer la « pop-oralité ». Reste à espérer que cette limite, évoquée par le livre-disque, ne sera pas effacée pour le bien-être de la préservation et l'effervescence de la pop-oralité : l'un n'empêchant surtout pas l'autre. Comme disait la grand-mère de Fred Pellerin : « Quand on sait que le souvenir reste, la fin est belle. La mémoire est le seul lieu où on demeure pour l'éternité. »

STÉPHAN GIBEAULT